

EXTRAITS



AUTOMNE 2017

Libre-échange

ÉRIC DE BELLEVAL

Le vertige

ÉTIENNE CARDIN-TRUDEAU

L'engrenage des apparences

MICHAEL SPRINGATE

Les Éditions Sémaphore

Fondée en 2003, la maison d'édition publie des textes littéraires à caractère social, politique, éthique ou philosophique ayant une densité de propos.

Sémaphore

du nom du poème de Gilles Hénault, cette « grande suite, un des plus beaux poèmes de la littérature québécoise » (Jacques Brault). Ainsi, la maison d'édition rend hommage à ce poète indépendant et lucide dont l'œuvre, enracinée au Québec mais ouverte sur le monde, dépasse les tendances, les modes et les catégorisations.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de son aide et nos lecteurs d'encourager nos auteurs.

SODEC
Québec 

Distributeur : Dimedia



LES ÉDITIONS
Sémaphore

3962, AVENUE HENRI-JULIEN
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2W 2K2

Téléphone : 514 281-1594
info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca



Libre-échange

ÉRIC DE BELLEVAL

En librairie les 6-7 septembre 2017

ISBN 978-2-924461-40-2

Prix : 21,95 \$



RÉSUMÉ DU ROMAN

Bras droit jusqu'à présent incontesté du numéro un, Alan Schwartz perd bien malgré lui la mainmise sur les rouages de la Beta Gold Corporation à l'arrivée du nouveau président et de sa suite, au moment même où la multinationale canadienne tente de s'arroger les droits exclusifs sur l'exploitation de mines au Venezuela. La table est mise pour un bras de fer auquel seul Schwartz semble convié.

Dans un style hyperréaliste et pénétrant, ce thriller politique lève le voile sur les enjeux qui se trament dans les coulisses du véritable pouvoir, toujours au service du plus fort.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Après des études de lettres et de sciences politiques à Paris, Éric de Belleval a été à la tête de plusieurs entreprises pendant près de vingt ans. Il a notamment dirigé la Fondation du grand groupe pétrolier français Elf et la Fondation de l'avenir pour la recherche médicale appliquée avant d'émigrer au Québec en 2011, où il se consacre à la littérature. *Libre-échange* est son quatrième roman.

Ombre et lumière

Aucun obstacle, jusqu'à présent, n'est venu gêner ou ralentir mon ascension professionnelle. Je suis presque au sommet de la hiérarchie, certes au service d'un plus puissant que moi, mais d'un seul, et je m'apprête à jouir de ma position pour un temps indéterminé sans autre souci que le traitement des affaires quotidiennes.

La réalité, la mienne, m'épargne tout souci matériel. Je n'ai pas pris le métro de Toronto ou d'Ottawa depuis plusieurs décennies, et la plupart des cartes de crédit que je porte sur moi sont des fontaines toujours prêtes à laisser jaillir une réserve abondante, rattachées quasiment sans limites aux comptes bancaires du groupe que je sers.

Je ne suis pourtant qu'un domestique. Une sorte d'esclave émancipé qui dispose d'une certaine liberté de parole et d'action, que son maître écoute et récompense, mais qui vit dans son ombre.

Au Canada et partout où il lui plaît d'aller. Aujourd'hui à New York.

Le visage caressé par les derniers étirements d'un soir de juin, je sens se dissiper les troubles d'une légère ivresse. Je marche du pas lent d'un éléphant sûr de n'avoir rien à craindre des dangers de la jungle aux côtés de Garec, chef incontesté du troupeau et président à qui je dois ma nomination récente au poste d'administrateur en chef de Beta Gold, fleuron de notre industrie minière.

Les vents d'été, impatients et sûrs de tout dominer, bercent la nuit chaude et chassent les odeurs d'une journée défunte vers le large en raclant la chaussée presque déserte. Les perspectives et les hauteurs des constructions gavées de puissance, modelées par des équilibres mystérieux, entrecroisent leurs lignes et leurs volumes, composant davantage un paysage surprenant qu'une œuvre humaine.

Invités par les lieux eux-mêmes à une promenade indolente et silencieuse, Garec et moi arpentons la Septième Avenue en tirant sur nos cigares, sereins et choyés par une invisible bonne étoile qui semble irradier les moindres recoins d'une obscurité aussi douce que l'innocence.

A-t-il imposé cette nuit d'hôtel plutôt qu'un retour immédiat à Toronto après le souper pour jouir d'une promenade de fumeur? Inutile de me poser la question, je dois seulement me réjouir d'avoir été l'unique collaborateur invité à l'accompagner.

Le président avance d'un pas lourd, son bras gauche persuadé d'avoir à ponctuer ses paroles au moyen de moulinets de bonimenteur étrangers au moindre sens du rythme. Ses enjambées d'écrabouilleur transforment le trottoir en un champ de bataille. Son nez à l'allure de proue aiguisée fend l'air avec assurance, et ses petits yeux ne regardent rien. Il tourne de temps à autre son visage vers le mien, sans s'attarder. Il ne me voit pas et n'a pas l'intention de faire le moindre effort pour m'apercevoir. Il y a pourtant sur ses lèvres minces la torsion d'une moquerie, le projet de tout tourner en dérision, de donner en spectacle un continuel agacement face à la nécessité de convaincre des esprits trop lents. Le mien voit tout, sait tout, accepte tout. Mon sourire de retour voudrait le signifier à Garec, qui n'y prête aucune attention. Le pli de mes lèvres se dissout dans l'air humide en même temps que mes projets de cris, incapables de franchir la barrière de mes dents, toutes limées.

Une herse de pluie chaude tombe d'un coup. Nous rentrons à l'hôtel, agrippés aux revers de nos vestes trempées et incapables de courir. Garec crache son cigare dégoulinant sous le parapluie du portier et, une fois dans le hall, me demande de l'accompagner pour tirer le bilan de la soirée.

La porte de sa suite refermée sur nous, après un grognement d'excuse, il s'éclipse dans la salle de bain en me désignant d'un geste vague la compagnie prétentieuse des meubles du salon. Je tente d'essuyer mes cheveux entre mes doigts, en écoutant le ronronnement de son séchoir, écho de la climatisation avide elle aussi de tout sécher

dans la pièce. Vêtu d'une chemise propre et arborant un sourire d'intense satisfaction, il me rejoint, s'inquiète distraitemment de me voir debout, et abaisse un avant-bras seigneurial vers un des deux fauteuils encadrant la fenêtre.

Je le regarde fouiller dans le minibar et poser sa récolte désordonnée de petites bouteilles d'alcools sur la table basse qui nous sépare.

Je pourrais à cet instant lui dire mon envie d'aller dormir, et me lever sans sa permission. Je pourrais, dans le même élan, trouver en moi la force de lui rappeler sans discussion possible l'existence des autres. La mienne, surtout. Le mettre en garde d'une voix calme et assurée au sujet des monceaux d'illusions qui commencent à tapisser les parois de son esprit et deviennent aussi épaisses que le capitonnage des portes de son bureau du cinquantième étage au sommet de la Beta Tower plantée au centre du Financial District. Le monde extérieur, pour lui une somme d'insignifiances, une absence de menaces, un nuage sans consistance, n'est pas davantage autorisé à entrer dans sa tête que dans la pièce où il exerce son pouvoir. Il se veut producteur inlassable d'idées, donneur d'ordres, capable de lancer et d'impulser tout, à tout moment. Aucun sursaut critique, aucune mise en cause ne doit lui faire perdre son temps. Il sait, point final. Il est partout chez lui, sur la Septième Avenue en terre étrangère comme au sommet de la tour d'où il règne sur les trois quarts de l'industrie canadienne en gouvernant BG, première compagnie minière mondiale, première multinationale du pays. Pauvre fou.

Je pourrais. Cette vague intention heurte un principe absolu : on ne dit jamais « je veux » dans la position que j'occupe. On marque un temps, on lève un sourcil épaté, on se montre déconcerté de ne pas être aussi fort, aussi légitime que le numéro un. On reste un simple numéro deux.

Ai-je réglé la question des peurs récurrentes cachées derrière ce chiffre arrogant et protecteur ? Je tiens à distance le regard des autres, leurs bons mots et, surtout, leurs conseils. Sans être particulièrement bienveillant à mon égard, je suis capable de garder mon calme en toute circonstance. Je m'accroche à mes certitudes sans m'inquiéter

d'être surpris par un œil mauvais qui me prendrait en défaut. Je m'en remets toujours à moi-même, je calcule en secret et en permanence mes trajectoires ou les limites de mes arguments. Suis-je pour autant devenu une machine à broyer incapable d'un sentiment ?

Je n'en crois rien. Un accord industriel qui n'aurait jamais été finalisé sans mes opiniâtres ciselures me procure les plus délicieuses tranches au moment de la signature, à laquelle j'assiste en général hors du cadre des photos officielles, quelquefois dans la coulisse, jamais très loin. Les contrats d'importance jalonnant une carrière comme la mienne sont plus nombreux que les pics de bonheur que croient avoir atteints les couples modèles paradant le jour de leurs noces de diamant.

Garec m'a fait venir pour m'entendre le complimenter avant de dormir, aussi sûr de son droit à disposer de moi qu'un enfant réclamant une histoire au coucher. Je le regarde boire sans mesure et je marque un temps avant de rire de ses plaisanteries.

Personne ne pourrait douter de ma sincérité lorsque je ris. C'est d'autant plus remarquable que rien ne m'amuse, absolument rien.

Garec se lance dans l'analyse des graphiques que la direction financière lui a fait parvenir avant le souper. Je dois lui confirmer qu'il n'a pas commis d'erreur sur les chiffres au cours de la conversation avec les Américains. Pendant quelques secondes à peine, je me méprise autant qu'un juré corrompu et silencieux assistant à une audition truquée. Il fronce les sourcils en me voyant tarder à lancer mon satisfecit. Je fabrique une mine étonnée, une sorte de difficulté à le suivre :

— Il n'y a rien à dire...

— Préparez quand même un petit compte rendu, Alan. On reverra tout ça dans l'avion demain.

*

Enfin seul dans ma chambre, je m'approche de la fenêtre sans allumer et je contemple Central Park recouvert par la nuit. Les halos des quelques réverbères ponctuant les allées désertes ne signalent que les abords d'une sombre foison d'arbres. Je ferme les yeux en m'imaginant rouler au creux de cette tache noire, entrer dans un cauchemar brutal où tout se perdrait en un instant comme aux pires tables de jeu. La chambre luxueuse et hautaine s'enfoncerait dans les eaux ténébreuses aussi irrémédiablement que le pont du Titanic en m'expédiant loin de tout sentiment d'éternité douillette. Il suffit parfois de se tromper d'une phrase pour rencontrer un iceberg et déchirer sa coque. Mon expérience et mes galons d'homme de confiance me donnent bien des garanties, mais gare aux certitudes, aux enfantillages, aux lecteurs de rapports confidentiels, aux envieux flatteurs et aux lâches, impatientes de tout détruire autour d'eux !

Il me semble préférable de mettre un terme aux spéculations et de réintégrer l'instant présent en caressant le tissu luxueux des bras du fauteuil. Ce compte rendu est une affaire sérieuse qui vaut plus que mon repos. Et la fatigue ne doit pas occulter une règle de base : toujours donner la priorité à ce qui va être compris et ne pas se laisser éblouir par ce qu'on croit exprimer. Depuis les premiers jours de mon entrée en fonction, chacune de mes notes a pris sa place dans la construction d'un édifice personnel et secret, à la fois rempart et avancée, place forte et fondations d'alliances.

La sonnerie de mon cellulaire disperse les premiers mots jetés sur le papier. Une secrétaire me passe le directeur de cabinet de Flaherty, ministre fédéral de l'Industrie depuis peu. Tout se raidit en moi. Trente-deux pour cent du capital de BG sont encore dans l'escarcelle de l'État, ce qui lui assure un pouvoir ultime sur toutes les grandes décisions.

— Je tenais à vous parler au milieu de la nuit pour être certain de vous trouver seul. Garec n'est plus président de BG.

Ma première réaction, intérieure et fébrile, est d'attendre, accrochée à sa phrase avec la ténacité d'un serpent enserrant une

proie, une autre phrase : « Vous en êtes le nouveau président, monsieur Schwartz. » Mais je ne le serai pas, je suis seul à l'avoir imaginé. Au bout du fil, on me demande de faire le facteur, rien d'autre :

— Son successeur sera en poste lorsque vous atterrirez à Billy Bishop. Vous lui annoncerez la nouvelle, et vous vous chargerez des détails.

— Quels détails ? Des soins palliatifs ?

— Votre nouveau patron ne change pas d'administrateur en chef.

— Vous pensez me faciliter les choses ?

— Je ne pense pas. Je suis comme vous, j'exécute.

Le ton est brutal, cassant ; celui de Néron réclamant du feu pour brûler Rome. De quoi s'amuserait le pouvoir s'il ne pouvait plus faire souffrir personne ? Qu'au moins les serviteurs avides de restes se laissent mépriser pour espérer devenir sous-chefs !

Flaherty ne fait que passer, certes, mais il vient d'arriver au ministère, avec son aura clinquante de chien fidèle, de gardien de secrets, d'invité aux pique-niques de la première heure quand la bande était encore légèrement pauvre, avec ces histoires de promotion, de tutoiement de toutes les oies gueulardes entourant le premier ministre, tout ce qui provoque ces hochements de tête sur son passage, ces chuchotements serviles, ces combats de brosse à reluire dans l'extrême proximité de son dos. Certes, il sera parti demain, mis en cage dorée sur l'un des toits du monde, remplacé et consulté à tout hasard, pliant sous des manuscrits remplis de fautes de goût et de morts au doigt d'honneur rigide, mais bien présent aujourd'hui. Incapable de résister aux vertiges que lui procure son énorme poids lorsqu'il le roule sous lui, il s'amuse du jaillissement de ses vomissures.

Le nom du successeur de Garec est encore secret. Je suis simplement chargé de tuer, pas d'informer. Je dois à présent croiser le regard de l'évincé comme celui d'un mourant ignorant son état. Me réjouir de tout ce qui le réjouit, partager un avenir imaginaire et nier l'évidence, parler abondamment sans lui laisser la moindre chance d'imposer ses doutes ou d'étaler son cas misérable.

Précautions hypocrites, a priori inutiles, puisque le président ne se sait pas encore remercié. Le Rêve et l'Illusion, détachés à son service par le Pouvoir, animent encore son esprit. Lorsqu'il jettera autour de lui des regards dépités, lorsque son affolement et sa colère le mèneront au bord de la folie, j'aurai, moi aussi, disparu. Je ne suis coupable de rien, les exécutions ne me semblent pas irrémédiablement injustifiées. Elles sont parfois douloureuses et sèches. La sienne revêt une allure vivifiante semblable au jet d'eau glacée qui aide, en dispersant le sang frais, à faire place nette sous l'échafaud.

Incapable de m'endormir, je rédige le compte rendu de la soirée. Excellent entraînement avant le tête-à-tête dans l'avion du retour. J'y cherche les raisons de comprendre et de justifier son éviction. Lorsqu'il a répondu à l'invitation des organisateurs de la Global Metals and Mining Conference pour assister à son souper annuel, il s'est cru consacré. Il s'est montré tout au long de la soirée affable et détendu avec les autres dirigeants. Sans doute a-t-il confondu un interrogatoire mené par des concurrents méfiants avec une réunion mondaine entre pairs. La meilleure preuve : cette série de réponses sur le développement de BG au Venezuela qui auraient mérité davantage de réserve et de retenue. Loin de s'être imposé par ses propos comme un capitaine aguerri, défenseur respecté et craint d'intérêts qui le dépassaient, il s'est conduit en patron sûr de lui mais naïf et sans vision. Sans parler de son argumentation, bien pauvre, et de son humour forcé. Un émissaire du ministère s'est-il glissé parmi les convives pour le surveiller, et cette réception n'a-t-elle été qu'une mascarade cachant un tribunal chargé de statuer sur ses compétences surestimées? Greffier sournois et blasé, je n'ai pas une seule pensée pour ses droits à une quelconque défense. Mon texte approuvateur et inconditionnel, avec sa conclusion imaginaire, rend une fausse justice au président, mais l'enivrera autant que le dernier verre de rhum du condamné.

La montée du jour met un terme au demi-sommeil qui avait fini par me gagner peu avant l'aube. Les doubles rideaux restés ouverts laissent rouler jusqu'au fond de la chambre une lumière

d'été éclatante qui inonde mon visage et m'aveugle dès que j'ouvre les yeux. Je m'efforce de relire mon compte rendu, surpris de l'avoir achevé, mais inquiet du petit nombre de ratures. J'emmène mon bloc par coquetterie jusque dans la salle de bain où je répète à voix haute chaque phrase en prenant dans le miroir la mesure de mon assurance. Garec pourrait-il résister à ma démonstration ou m'interrompre, agacé de perdre son temps, réclamant le tribut de sa condition : « Du neuf et du concentré, mon petit Schwartz ! » Cette note a l'utilité d'un costume élégant dans un rendez-vous d'affaires, le poids de l'assurance et de la désinvolture qu'on prête à ceux qu'on n'ose pas intimider. Il faut quand même que la feuille soit dans ma poche, prête à servir et apprise par cœur pour que le ton sonne juste.

En sortant de la douche, je trouve la cafetière fumante laissée par le room service sur la table basse. Les volutes de vapeur chaude échappées du bec, en venant s'écraser contre le carreau de la fenêtre, se changent en gouttelettes qui meurent d'une glissade derrière le coffrage du climatiseur. Je frotte machinalement la vitre et, avant de quitter la pièce, je contemple un instant le spectacle majestueux des mille sept cents ormes de Central Park offert aux regards élevés des occupants des chambres à mille dollars la nuit.

Constatant avec tristesse la faible contenance de la cafetière, je vide les lieux. Le claquement étouffé de la porte derrière moi est la conclusion probable d'une infinité de réglages facturés par un spécialiste hors de prix chargé de transmettre au client une touche finale de raffinement, un message subliminal destiné à provoquer une nouvelle réservation. La vision intérieure soudaine et incongrue de mon dessus-de-lit soigneusement tiré dans ma chambre silencieuse, au fond de mon condo désert et silencieux de la rue Wellington, me fait hausser les épaules et accélérer le pas vers les ascenseurs.

L'idée que j'habite un endroit encore plus impersonnel qu'une chambre d'hôtel, fût-il de luxe, me traverse l'esprit un court instant. Le courtier, qui s'était étonné d'obtenir ma signature à l'issue de la première visite, n'en croyait pas ses oreilles lorsque j'avais accepté de confier la décoration complète du condo à je ne sais

quel professionnel en vue de ses amis. Faire de son domicile une chambre d'hôtel? La perfection dans le renoncement. Qu'un tel univers ne soit jamais troublé par le parfum d'une femme, ou vivifié chaque matin sous les pas d'un enfant, ne le transforme pas plus en désert qu'en prison. Ce qui se nomme ma vie ne se nourrit pas de chaleur externe.

J'arrive le premier dans le hall où le chauffeur nous attend, sa casquette à visière luisante coincée sous le bras, comme le bec déformé d'un oiseau monstrueux qu'il aurait étouffé en le serrant contre son costume du même bleu funéraire. Le concierge me remet un message du pilote qui confirme notre créneau de décollage entre dix heures et dix heures quinze. L'atterrissage est estimé à onze heures trente. L'état dans lequel sera Garec à ce moment après avoir reçu la terrible nouvelle reste plus difficile à pronostiquer. Lorsqu'en arrivant dans mon dos il me tapote l'épaule, je ferme un instant les yeux avant de me retourner et de lui rendre son sourire.

— On déjeunera dans l'avion, vous êtes d'accord, Alan?

— Aucune objection, président.

Le droit d'objecter ne figure pas dans mon contrat de travail.

La limousine file au rythme des jointures sonores reliant entre elles les plaques d'asphalte de Grand Central. La voie inverse se charge d'un épais ruban de tôles colorées où domine le jaune des taxis. Le reflet des ponts danse sur les vaguelettes de l'East River que commence à agiter une brise déjà chaude. Aucune raison de craindre un embouteillage en sortant du centre-ville à cette heure et de nous trouver mêlés au flot des cadres impatientes roulant en sens inverse. Parmi eux, un bataillon entier de serviteurs inquiets de leur réputation occupera sa journée à défendre les intérêts de BG dans les sièges des filiales du groupe installées à New York.

Peu avant l'arrivée à Kennedy, Garec demande l'heure au chauffeur sur le ton qu'on emploie lorsqu'on craint de manquer un rendez-vous téléphonique avec Dieu, et avec assez de naturel pour lui rappeler qu'il n'a pas l'habitude de fléchir le torse au point de lire lui-même un cadran sur le tableau de bord ou même de relever le

bout de sa manche pour regarder sa montre. Le ton empressé de la réponse dissipe tous les doutes quant à la légitimité de ces figures de savoir-vivre. Une rapide œillade échangée dans le rétroviseur avec l'esclave soudé au volant me confirme qu'une quelconque intervention de ma part pour lui proposer un retour sur terre sera sans effet.

La voiture est attendue par un employé à lunettes noires et oreillette, doté du don de voir à travers les carrosseries. Il ouvre lui-même la portière et jette un œil dans l'habitacle avant de la refermer derrière nous, inflexible avec la procédure antiterroriste, prudent à l'extrême.

Après une courte promenade facilitée par une carquette rouge menant directement à un contrôle de police réservé, puis à une salle d'embarquement ignorant l'attente, une employée du terminal affecté à l'aviation privée nous escorte jusqu'à la passerelle du Falcon.

Le sifflement des trois réacteurs raye joyeusement la matinée resplendissante. Notre hôtesse, retenant d'une main un petit calot chargé d'étouffer son chignon, tend l'autre à Garec avec empressement, comme si l'arrivée du président apportait la résolution tant attendue de tous les problèmes de sa minuscule existence.

Les cabines des jets privés et des bateaux de luxe sont équipées du même habillage monotone et désincarné, aux antipodes de toute surprise. Boiseries en loupe d'orme et fauteuils de cuir couleur crème, si possible taillés dans des peaux de vaches non tiquées. Ce décor rassurant et douillet s'appelle le bon goût, parfois le luxe. Il n'y a rien à en dire. On ne le remarque pas, on ne le commente pas. Au bout d'un certain temps, relativement court, on n'y prête plus aucune attention. Un détail invisible et persistant mérite cependant d'être signalé : l'odeur particulière des matériaux et de leurs vernis est différente du mélange de désinfectant et de plastique réfrigéré qu'on respire en cherchant son petit réduit numéroté dans un avion de ligne, classe économique, affaires et première confondues dans la même obligation de supporter la plupart du temps un voisin de fauteuil. Promiscuité imposée, tueuse de confort, marqueuse impitoyable de bassesse sociale.



Le vertige

ÉTIENNE CARDIN-TRUDEAU

En librairie les 3-4 octobre 2017

ISBN 978-2-924461-41-9

Prix : 21,95 \$ (provisoire)



RÉSUMÉ DU ROMAN

Éthan veut écrire. Faire la fête, exploser de passion, repousser la mort. Toucher les étoiles, en devenir une. Éthan devient un enseignant de français dans sa vieille école secondaire. C'est la chute. Dans ce récit mené en vases communicants entre les âges et entre les genres, Étienne Cardin-Trudeau trace le portrait du désenchantement de ceux qui ont failli à leurs désirs insatiables de jeunesse éternelle, de vie frénétique, de gloire.

De l'onirisme au délire à la lucidité, de Kerouac à Camus à Melville, *Le vertige* suit le parcours déroutant du rêveur qui choisit la plus commune des odyssées : l'amour.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Étienne Cardin-Trudeau est né en 1992 et a grandi à Saint-Bernard-de-Lacolle en Montérégie. Il habite à Montréal depuis 2012 où il étudie la science politique tout en cultivant sa peur de vieillir. *Le vertige* est son premier roman.

Un

Tu es seul. Aucune source de lumière ne parvient à tes yeux et pourtant tu sais exactement où tu te trouves et la direction que tu dois prendre. Tes pas ne font aucun bruit. Tu ne respirez pas. Tu es seul. Depuis toujours tu le sais, mais tu viens d'en avoir la confirmation. Tu ne regrettes rien, si ce n'est que de n'avoir trouvé cet endroit un peu plus tôt afin de t'épargner tous les efforts mis à ne plus être seul. Tu peux te détendre à présent, relâcher tous tes muscles endoloris par cette manie que tu avais d'essayer de communiquer avec ce qui t'entoure. Ton corps est léger. Te voilà arrivé. Ton pied gauche s'est arrêté au bord de l'abîme, tes orteils contemplent le vide infini que tu sais s'étendre devant toi. Ton périple s'achève, ta misère se termine. L'obscurité, le silence, la solitude : tout ce à quoi tu aspiras, tu le sais juste sous toi.

Tu veux tomber. C'est la chose que tu désires le plus au monde, là, maintenant, chuter. Et pourtant tu doutes tout à coup. Tu es pris de vertige. Tu n'es plus certain de vouloir tomber, mais le sol glisse sous tes pieds. Tu tentes en vain de reculer, puis de t'agripper au rebord, mais il se désagrège. Tu retournes au néant. Tu as peur. Ce que tu désires le plus à cet instant, c'est de ne plus tomber, de trouver un sol quelque part et de pouvoir t'étendre sur celui-ci pour contempler l'infini au-dessus de toi.

Il est trop tard. Tu tombes.

Deux

Tu regardes la télévision sur ce canapé qu'Amélie a trouvé dans les petites annonces sur Internet. Il est si inconfortable que tu te résous à t'asseoir au sol directement. Tu regardes l'émission américaine *Mythbusters*. Tu as déjà vu cet épisode au moins trois fois. Tu te lèves en faisant craquer tous les os de ton corps pour te diriger à la cuisine où te narguent un pot de peinture, un rouleau et un mur d'une couleur jaune macaroni au fromage. Tu n'as jamais eu le courage de commencer. Toi, tu le laisserais comme ça, le foutu mur. Ce n'est qu'un mur après tout. Mais Amélie insiste pour en changer la couleur, elle veut y appliquer un vert « Oliveraie d'automne parisien un soir de pleine lune » ou quelque chose comme ça.

Elle voit bien que tu ne veux pas le faire, que tu te sens écrasé et lourd ces temps-ci, et que cette tâche te semble plus ardue que de tuer l'hydre d'Hercule. Elle t'a dit qu'elle le ferait elle-même, mais tu sais bien qu'elle ne sait pas peindre et qu'elle n'a pas le temps de le faire. Il y a aussi ton orgueil de mâle bien socialisé qui te fait sentir mal dès que tu laisses Amélie faire des travaux normalement réservés aux hommes, alors tu lui as dit que tu le ferais. Elle a acheté de la peinture et ce qu'il faut pour aller avec.

Voilà déjà deux semaines que tout est là, prêt à l'usage. Tu sais que la tâche ne prendrait guère plus d'une heure de ton temps que tu gaspilles de toute manière à regarder des émissions débiles à la télé, mais tu en es incapable. Tu te sens lâche. Tout ce qui demande le moindre effort, intellectuel ou physique, est si loin de ta portée. Tu ne veux que retourner t'asseoir par terre, dans le salon, et voir si le *crash test dummy* va survivre.

Tu as quand même, avec l'énergie du désespoir, réussi à trouver en toi la force de mettre des pâtes à bouillir. Tu les remues. Tu en manges une pour vérifier la cuisson, tu te brûles la langue en jurant.

Tu retournes t'asseoir au salon en poussant le chien du chemin avec la jambe. Il te suit de si près que chaque fois que tu te retournes,

il est là, attendant tu ne sais quoi. L'émission que tu regardais est terminée. Commence une série dont le nom te revient vaguement. C'est une télé-réalité avec des adultes vivant dans le même logement et sortant tous les soirs dans des bars près de New York. Ils baisent ensemble, avec d'autres, et des histoires s'ensuivent et, éventuellement, le plaisir de regarder. Tu en as entendu parler dans les corridors de l'école par les adolescents.

Une des filles du groupe est très saoule et perd un soulier en tentant de retourner chez elle. Son copain parle à la caméra et dit qu'il n'aime pas quand elle boit trop. Les cheveux dressés sur la tête par un gel ultrapuissant, il ajoute qu'il veut aller à la salle d'entraînement pour décompresser.

La porte d'entrée s'ouvre et tu entends les clés de ta bien-aimée tomber sur le comptoir de cuisine. Tu l'entends déposer ses sacs, soupirer de fatigue puis marcher jusque derrière toi sans que tu te retournes. Elle pouffe un peu de rire en te voyant assis au sol. Tu te plains de son canapé depuis qu'elle l'a acheté et elle en rit. Tu lui dis que c'est un mauvais investissement, qu'elle a gaspillé votre argent si chèrement gagné. Elle te sourit chaque fois et répond que ce n'est pas grave.

— Qu'est-ce que tu regardes ? te demande-t-elle.

Tu lèves finalement la tête pour lui jeter un coup d'œil. Pour la contempler, celle que tu aimes, la femme de ta vie, celle pour qui tu es presque capable de peindre un mur. Elle fixe vaguement l'écran, tentant de comprendre ce qui s'y déroule.

— Kathy a perdu ses souliers parce qu'elle était trop saoule alors Mike est fâché, tu comprends, lui expliques-tu.

— Ah ! D'accord. Je comprends.

Elle vient s'asseoir entre tes jambes, sur le plancher, comme toi, et repose sa tête sur ton torse. Tu la serres entre tes frêles bras d'intellectuel. Son corps dégage une chaleur qui te reconforte. Ses cheveux sentent le vomit, son chandail, la sueur et son cou, la vanille. Tu déposes ta lourde tête pleine d'idées sombres et de cauchemars sur ses épaules si solides, en mesure de soutenir un monde en entier,

plus fortes que celles d'Atlas. Elle passe sa main dans tes cheveux et tu frissonnes comme la première fois. Tes poils se dressent sur tes bras.

Tu ne sens plus rien. Elle tourne la tête vers toi et tu lui souris, tu ne souris plus que pour elle désormais. Tu l'embrasses, tu l'aimes, tu lui as fait des macaronis.

Trois

Marc et toi êtes dans le pétrin. Vous n'avez plus qu'un verre pour vous défendre et vous devez toujours lancer cette balle de ping-pong dans sept de leurs verres remplis de bière. La partie est vraisemblablement terminée. Marc te jette un regard et tu comprends ce qui arrive. Les capsules de MDMA avalées un peu plus tôt commencent à faire effet sur ton meilleur ami, ses pupilles se dilatent. Toi-même tu commences à sentir ce chatouillement familier dans l'estomac et la poitrine. Ta tête devient lourde. Ta vision se trouble.

À partir de ce moment, gagner ou perdre n'a plus d'importance. Marc et toi vous faites des accolades sans arrêt, sans raison. Samuel est étourdi de plaisir et s'assoit en riant. Tu te jettes dans un lit avec Marc et les couvertures te semblent si douces, si agréables au toucher que tu te demandes pourquoi tu n'as jamais remarqué que des choses aussi simples et ordinaires qu'une couette de lit sont des trucs extraordinaires au fond. Marc s'enfouit la tête dans les couvertures en exhalant de confort et de bien-être.

Samuel vous suit en dodelinant doucement, toujours ce sourire figé sur le visage, les yeux mi-clos. Les autres personnes présentes à la fête vous cherchent. Vous êtes le centre de toute soirée, on s'ennuie sans vous.

— Les gars, je vous aime, dis-tu en observant le ventilateur du plafond tourner.

Ils répondent qu'ils t'aiment aussi et vous sortez finalement de la chambre et tu augmentes le volume de la chaîne stéréo et vous dansez en chantant et les autres se joignent à vous en vous acclamant parce que vous êtes les rois de la fête. Amélie, qui rentre après avoir fumé un petit cigare avec une amie, crie de joie et vient vous rejoindre, se colle à toi et danse de façon sensuelle, collant ses fesses à ton entrejambe ou ses seins contre ton torse. Elle a fait de la MDMA également et recherche la chaleur humaine. Le contact de sa peau avec la tienne te fait frémir intensément, une sorte d'orgasme épidermique.

Tu changes la chanson pour un vieux classique funk. Tu croises le regard de Jacob, debout contre un mur, un peu à l'écart avec un ami, qui approuve ton choix de musique d'un hochement de tête. Les gens rient, mais connaissent tes penchants musicaux pour la musique d'époque. Amélie et toi entamez une chorégraphie à l'ancienne, loin de la danse sensuelle de tout à l'heure. Tu es saoul de bonheur, en surdose de sérotonine. Tu as l'impression que la musique te traverse. Marc s'approche et te prend par le cou. Vous dansez à trois.

— Je vous aime tellement, leur dis-tu entre deux pas de danse disco.

— Moi aussi je vous aime, dit Amélie en faisant passer son regard embué de Marc à toi.

— On devrait tous s'embrasser, propose Marc.

— Okay, en même temps. Un, deux, trois!

Vos têtes s'avancent et les trois paires de lèvres se touchent en un baiser.

*

Tu es couché dans l'herbe, dans la cour arrière de la maison. Tu entends la musique au loin, vaguement. Ton souffle te berce alors que les tiges d'herbe te chatouillent l'épiderme. Tu ne sens pas les insectes grimper sur toi ou te piquer. La cime des arbres est agitée par une légère brise qui fait bruisser la nuit. Les étoiles te réchauffent de leur lumière — tu sens l'énergie de toute une galaxie en explosion — et tu aimerais les atteindre.

— C'est possible, tu sais, dit Eugénie en s'approchant. S'élever pour rejoindre les étoiles.

Tu es content qu'elle soit là. Elle est si belle sous la lueur de la lune, plus que sous les reflets du soleil.

— Tu es la déesse de la nuit, lances-tu, incapable de censurer tes pensées.

Elle sourit et se prend le bras.

— Tu te joins à moi, déesse ?

Elle se laisse tomber à tes côtés, étendue de tout son long près de toi, son visage d'enfant pointé vers le ciel. Tu la regardes un moment et elle sourit, car elle sait que tu l' observes de manière déplacée, mais tu ne peux t'en empêcher, tu n'as plus de défense : la drogue a réduit en cendres tes inhibitions. Tu as envie de lui flatter le bras, qu'elle sente ce que tu as senti tout à l'heure lorsque tu as fait contact avec une autre peau chaude et moite. Tu veux qu'elle ait un orgasme, là, maintenant, et qu'ensemble vous atteigniez le septième ciel en espérant qu'il soit étoilé.

— Alors... Tu as pensé à ce que tu veux faire après ? dit-elle finalement, un peu pour désamorcer la tension.

— Je veux être là (tu pointes le ciel) et que les gens qui observent les étoiles me voient et me reconnaissent.

— Je veux dire, plus concrètement, quel programme d'études ?

Elle tourne son visage vers toi et fouille ton être de ses yeux clairs. Tu soutiens son regard un moment. Tu l'entends soupirer.

— Pour répondre à ta question, j'hésite encore.

— L'hésitation te tuera, répond-elle avant de se lever et de te laisser seul à nouveau.

*

Il est six heures du matin. La plupart des gens sont partis. Quelques-uns sont couchés un peu partout dans la maison : sur les canapés, les lits, ou encore directement sur le sol. Tu crois même en avoir vu un dormir sur le plancher de la salle de bain, son vomi avec lui et un peu partout sur la cuvette et les murs.

Marc, Samuel, Amélie et toi êtes assis sur la terrasse et fumez des cigarettes, agacés par les premières lueurs du jour qui vous adjure de reconnaître que la fête est terminée. Tu n'es même pas un fumeur : tu fais semblant, pour le spectacle.

— Et si ce n'était pas encore demain, commence Marc, et si on décidait de ne pas reconnaître la supériorité du lendemain sur la veille? De ne pas accepter que le jour d'avant soit terminé?

— Le temps file, demain finit toujours par arriver, lui réponds-tu en prenant une touche de ta cigarette.

Amélie somnole à moitié sur sa chaise, et sa cigarette allumée pend dangereusement de ses doigts. Marc la lui enlève en prenant soin de ne pas la réveiller, et l'écrase au fond du cendrier.

— C'est stupide de fumer, dit Samuel en observant le bout de papier roulé entre ses doigts. Tout le monde sait que ce n'est bon que pour tuer. C'est comme boire un petit verre de poison chaque jour de sa vie, juste pour être sûr de bien mourir avant le temps.

— Vous saviez qu'il y a plusieurs années, certains rois et empereurs s'administraient de faibles quantités de poison afin d'en développer une résistance? Ils pensaient ainsi se protéger de leurs ennemis qui voulaient les empoisonner, dis-tu en fixant à ton tour ta cigarette.

— Ça a déjà fonctionné? te demande Marc.

— Je n'en ai aucune idée! Ça fonctionne dans les livres! Mais avouez que l'idée n'est pas dépourvue de beauté. Boire un peu de poison pour se prémunir contre la mort. Peut-être que nous fumons un peu de tabac pour nous prémunir contre la mort aussi. Au fond, nous espérons que la mort à faible dose nous prémunisse contre la mort.

Tes amis ne te suivent plus depuis longtemps déjà dans tes débordements métaphysiques. Ils regardent l'univers orangé qui s'offre en toile de fond avec ces champs à perte de vue, pareil à un océan rural. Tu soupîres et écrases ta cigarette dont le tison rougêtre s'envole et disparaît à l'horizon.

Quatre

— *Voilà le moment de consacrer votre existence au Roi des Rois, dit d'Artagnan, si vous tenez à lui faire une politesse : Non inutile est desiderium in oblatione.*

— *Allez-vous-en au diable avec votre latin ! Mon cher d'Artagnan, buvons, morbleu, buvons frais, buvons beaucoup, et racontez-moi un peu ce qu'on fait là-bas.*

Elle termine la dernière phrase du chapitre avec un large sourire. Elle referme le livre d'un coup et saute du lit sur lequel vous étiez tous deux étendus.

— C'est une invitation, tu ne crois pas ? dit-elle en se retournant vers toi.

Tu sembles sortir d'un agréable rêve. Tes pensées sont éparpillées. Les paupières closes, tu avais écouté sa douce voix te bercer, t'emmener dans un autre univers. Les images des combats épiques à l'épée des *Trois mousquetaires* qui t'étaient apparues dans la chambre noire de ton esprit semblent s'être imprimées dans tes pupilles. Tu savoures encore la grandeur des personnages de Dumas, leur fierté et leur courage.

La voix qui t'avait envoyé directement dans la France du dix-septième siècle sautille sur place devant toi en balançant le bouquin dont elle vient de terminer la lecture.

— Une invitation à quoi ? réponds-tu enfin, en te relevant péniblement sur les coudes, te passant les mains sur la figure.

— À boire, bien sûr ! Buvons, morbleu ! Buvons frais, et buvons beaucoup !

Elle se plaît à imiter la voix d'un rustre français.

— Genie, il est déjà minuit et j'ai cours demain.

— Mais moi aussi ! Je n'y peux rien si Dumas nous envoie des messages d'outre-tombe pour nous inciter à boire.

Elle se dirige avec cet air désinvolte et léger qu'elle affectionne, pareille à une gamine, pleinement consciente du charme

qu'elle produit, vers ton petit réfrigérateur de chambre, l'ouvre et commence à y faire l'inventaire à haute voix :

— Alors... Nous avons : six bières bien froides d'une marque commerciale quelconque qui a exploité un peuple à un moment ou un autre de son histoire et qui, maintenant, tente de vendre son produit en l'associant à une forme de virilité ; un vin rouge en carton qui laisse des dépôts ignobles au fond des verres et qui a un goût de médicament périmé — crois-moi, je sais de quoi je parle ; ou encore — ah ! et je crois que nous avons un gagnant — une demi-bouteille de vodka bas de gamme qui te perce des trous gros comme des balles de golf dans les boyaux !

Eugénie s'approche de ton lit en emportant avec elle la bouteille d'alcool fort dont elle a déjà retiré le bouchon dévissable. Tu te relèves un peu plus afin de la laisser s'asseoir près de toi.

— Tu sais, je trouve que tu bois beaucoup, lui dis-tu alors qu'elle prend une gorgée à même le goulot.

Elle te tend la bouteille en grimaçant.

— Tu trouves ?

— Oui, je crois que tu as un problème.

— Bah ! Un problème ou un autre, c'est une question de choix.

Tu prends une longue gorgée du liquide atroce, que tu sens descendre jusqu'à ton estomac.

— Je crois que tu devrais arrêter de boire, poursuis-tu de façon sérieuse.

Elle balance la tête comme si elle soupesait ta proposition en prenant une seconde gorgée de vodka. Elle exhale bruyamment.

— Ce n'est pas si facile. Il y a la pression sociale et le stress, l'angoisse de vivre qui te poussent à consommer pour échapper à ton mal-être profond.

Tu opines de la tête.

— Je comprends. Ce n'est pas facile, la vie d'universitaire...

Vous vous échangez la bouteille à un rythme soutenu et, après seulement quelques minutes, tu sens l'alcool te porter.

— Tu crois que c'était aussi beau, le dix-septième siècle en France, que dans les histoires de Dumas? te demande-t-elle, ses joues s'empourprant de la chaleur de l'alcool.

— Sûrement pas. C'était dégueulasse. Tu imagines, baiser à cette époque, ça devait être tout sauf hygiénique! Les gens pouvaient passer des mois sans se laver!

— Ça peut être excitant, la saleté.

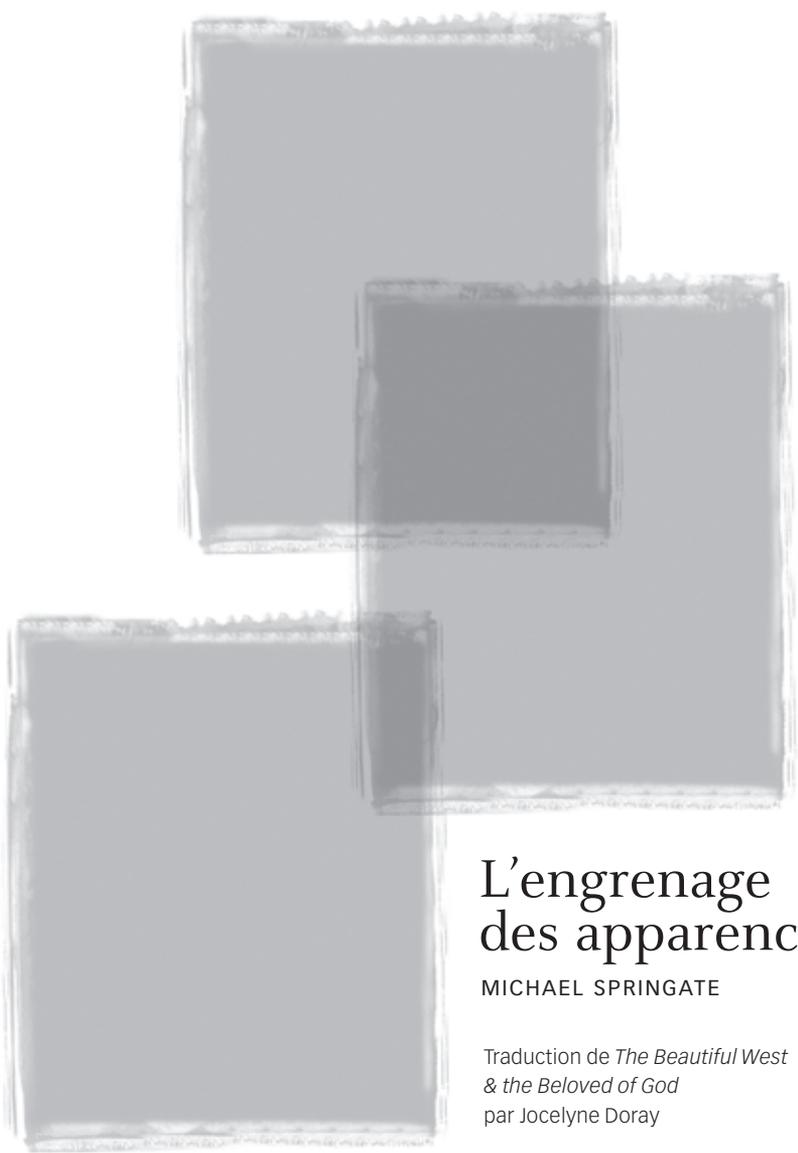
Tu ne dis rien, te contentant de sourire. Ses yeux t'invitent à un jeu dangereux. Après un court silence, elle se lève d'un bond.

— Un peu d'ambiance, voilà ce qu'il manque, dit-elle en se dirigeant vers ton lecteur de musique branché sur deux petits haut-parleurs portatifs.

Elle fait jouer une vieille musique jazz des années cinquante que vous avez découverte ensemble en approfondissant vos recherches sur Kerouac et la *beat generation*.

Elle danse. De toute sa beauté, elle se trémousse de façon anachronique dans ta minuscule chambre de résidences étudiantes, où des citations qui te plaisent sont écrites au crayon de feutre noir sur les murs et la considèrent avec admiration. Elle fait semblant de jouer un de ces instruments à vent, un saxophone ou une trompette, devant toi et tu ris, d'elle, de toi, de la situation. Tu la vois dans un cabaret malfamé de New York dans les années d'après-guerre, aux côtés d'Afro-américains soufflant jusqu'à en être étourdis des notes aiguës, les cheveux trempés de sueur. Elle t'a vu au fond de la salle, au bar, en train de te commander un whiskey sur glaces, elle descend de scène, et tu sais que c'est toi qu'elle vient chercher. Tu l'attends patiemment en sirotant les premières lampées qui te grisent et qui la rendent encore plus belle. L'obscurité du lieu, son odeur de musc et sa clientèle louche ne font que la rendre plus désirable. Elle semble s'y fondre, y tirer son énergie et sa sensualité. Le lieu la nourrit. Elle arrive. Elle est là. Elle te touche le bras et te dit:

— Tu sais, je crois que je vais dormir ici, je suis trop saoule.



L'engrenage des apparences

MICHAEL SPRINGATE

Traduction de *The Beautiful West
& the Beloved of God*
par Jocelyne Doray

En librairie
les 31 octobre-1 novembre 2017
ISBN 978-2-924461-42-6
Prix : 24,95 \$ (provisoire)



RÉSUMÉ DU ROMAN

Montréal, 2008 : Elena, une jeune Manitobaine, rencontre Mahfouz, un Canadien d'origine égyptienne. Mais ils n'auront pas le temps de profiter de leur amitié tendre : Mahfouz, parti au Caire pour aider son oncle, disparaît, sans traces ; le père de Mahfouz est emprisonné, sans explications. Séparés par un mauvais coup du destin et par l'arbitraire politique, Elena et Mahfouz seront confrontés à des événements qui fissureront leur vision du monde.

Texte à la fois émouvant et troublant, *L'engrenage des apparences* est une brillante mise en scène de l'inégalité inavouable entre les différents citoyens d'une société dite multiculturelle, entre les différents citoyens du monde.

Une réflexion profonde, courageuse, éminemment polarisante.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Montréalais d'origine, Michael Springate est un auteur, metteur en scène et dramaturge canadien-anglais actif et prolifique. Il fut directeur artistique du Playwrights' Workshop Montréal, du Prairie Theatre Exchange (Winnipeg), du Factory Theatre (Toronto), ainsi que dramaturge et artiste associé au Full Circle : First Nations Performance de Vancouver. Membre fondateur du Vancouver Latin American Cultural Centre et de Commercial Drive Productions, il signe le scénario de deux longs métrages : *Acts of Imagination* (2006) et *Bella Ciao!* (2018). Maintes fois louangé par la critique à sa parution, son premier roman, *The Beautiful West and the Beloved of God* (Guernica, 2014), est la somme de ses divers champs d'intérêt et de ses réflexions.

CHAPITRE 1
Montréal, mars 2008

— 1 —

— La lumière était éteinte, dit Sharon en sautant au cou de sa mère pour la serrer dans ses bras délicats.

— Tu as froid. Tu veux prendre un bain ?

La petite approuve et se hisse sur le bout des pieds pendant que sa mère déroule rapidement ses collants mouillés sur ses chevilles pour les lui enlever. Sharon sautille sur un pied, puis sur l'autre, pour l'aider.

— Je suis restée dehors parce que je pensais qu'il n'y avait personne à la maison. Parce que la lumière était éteinte.

Elena se lève et quitte l'obscurité grandissante où elle était assise. Elle attrape les collants mouillés de sa fille qu'elle jette dans le panier à lessive. Elle fait couler un bain et pose une serviette propre, tout près. De retour dans la cuisine, elle casse quatre œufs qu'elle bat dans un petit bol avec du fromage. Elle met du pain à griller, puis de l'eau à bouillir pour le thé. Il n'y a pas de lait. Elle aurait bien voulu donner à sa fille un verre de lait, mais au moins, il y a du fromage. Elle en râpe encore un peu.

— As-tu bientôt fini ? crie-t-elle au bout du couloir.

— Est-ce que je dois me laver les cheveux ?

— Non.

— Est-ce que je peux mettre ta robe de chambre ?

Sharon agite l'eau de la main dans tous les sens et suit des yeux le pain de savon qui flotte à la surface.

— Pourquoi ne mets-tu pas ton pyjama ?

— Je ne sais pas où il est !

- Dans ta chambre.
- Ta robe de chambre est sur le crochet.
- Mets-la si tu veux.

Sharon émerge de la salle de bain dans un peignoir molletonné beaucoup trop grand pour elle, une serviette dans la main, et secoue sa tête penchée. Sa mère sèche ses cheveux qui dégouttent et enroule habilement la serviette sur sa tête en deux torsades. Elena beurre le pain grillé sur le comptoir et sert les œufs brouillés. Sharon mange avec appétit.

— Comment s'est passée ta journée? demande Sharon en imitant l'intonation habituelle de sa mère.

- C'est à moi de te poser cette question.
- Mais tu ne l'as pas fait!
- Tu as des devoirs?
- Un peu.
- Va les chercher.

Elena reste assise, ses mains entourent la tasse chaude. Par la fenêtre, elle constate que la nuit commence à tomber un peu plus tard.

Sharon réapparaît avec un livre illustré, une feuille blanche et un gros crayon qu'elle tient avec détermination. Elena se lève pour laver la vaisselle et ranger la cuisine. Au dos d'un petit bout de papier, un coupon de caisse, elle dresse rapidement la liste de la nourriture dont elle aura besoin pour le reste de la semaine. Elle entre dans sa chambre pour faire le tri dans les vêtements qu'elle doit apporter à la buanderie. Dans la salle de bain, elle s'agenouille pour éponger le plancher encore mouillé.

Sharon examine pensivement les illustrations dans son livre. Elle tourne lentement les pages et griffonne brusquement quelques traits sur le papier avant d'inscrire résolument son nom en lettres moulées sur le haut de page et de lâcher le crayon qui roule sous la table.

Quinze minutes plus tard, Elena fait la lecture à une fillette agitée qui se tortille dans ses draps dépareillés. À la fin du deuxième chapitre, elle perd patience.

- Allez, ça suffit pour ce soir.

Elle se lève pour éteindre la lumière et vient se rasseoir sur le lit de sa fille, notant au passage la flaque de lumière qui déborde du couloir sur le plancher de la chambre. Elle s'allonge et partage l'oreiller de sa fille. Puis, doucement, autant pour elle-même que pour Sharon, Elena récite la prière du soir.

Jésus doux berger
Bénis ta petite brebis
Berce son sommeil cette nuit
Veille sur elle jusqu'au matin.

Sharon se blottit contre sa mère et s'apaise, bat des cils et s'endort.

À son tour, Elena ferme les yeux. Elle imagine les champs de colza jaunes qui filent de part et d'autre de l'autoroute, kilomètre après kilomètre.

Pendant les deux heures et demie que dure le trajet de Brandon à Winnipeg, elle avait gardé les yeux rivés sur les champs tandis que son père scrutait les plaques d'immatriculation des voitures qui les doublaient.

— Deux véhicules du Minnesota.

— Tu m'en diras tant.

— Quatre voitures seulement nous ont dépassés, et deux d'entre elles venaient du Minnesota.

C'était le genre de bavardage qu'il pouvait nourrir pendant des heures, des semaines, des mois, voire des années, une litanie de commentaires banals sur les détails changeants d'un monde difficile à comprendre.

— Deux, c'est bien peu, papa.

— Mais deux sur quatre, c'est beaucoup. La moitié des véhicules qui nous ont doublés venaient du Minnesota. C'est inhabituel.

— Pourquoi est-ce que tu ne te demandes pas plutôt pourquoi il n'y a plus de voitures des environs qui nous doublent? C'est pourtant cette question-là que tu devrais te poser. Je ne vois aucune raison de penser qu'il y a beaucoup de gens du Minnesota par ici.

Deux autos, et si ça se trouve, un seul occupant dans chacune, on ne peut vraiment pas en déduire une tendance historique.

— Ah toi, si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer, avait-il rétorqué avant de changer de ton pour entonner un refrain connu : J'espère que tout ira bien pour toi et pour la petite.

— Ouais, moi aussi, figure-toi.

Il lève les yeux sur le rétroviseur pour regarder sa petite-fille.

— Tu vas prendre bien soin de ta mère, hein ? Parce que pour autant que je sache, elle ne connaît personne d'autre que toi, une fois là-bas.

Une voiture du Manitoba les dépasse.

— Maintenant c'est trois contre deux. C'est ça, le hasard. Ça change tout le temps. J'espère vraiment que tout ira bien.

— Je vais me débrouiller.

— J'espère que tu vas réussir.

— Réussir ? Comment ça, réussir ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Il hoche la tête avec une sorte d'irritation impatiente.

— Eh bien, il va falloir que tu le découvres par toi-même parce que moi, je n'ai jamais su ce que c'était. J'aurais bien voulu réussir, mais je n'y suis jamais arrivé.

— À t'entendre, on croirait que ta vie est finie.

— Mais non.

— Réussir. Tu veux dire « faire de l'argent » ?

— Ne m'insulte pas. Ça n'a rien à voir avec l'argent.

Comment peux-tu le savoir, tu n'en as jamais eu ? Elle ne pose pas la question, mais à cette idée, elle ne peut pas s'empêcher de sourire. Elle aurait dû la poser. Juste pour s'amuser.

— Et ce n'est pas non plus d'avoir la foi.

Il relance la conversation dans une autre direction.

— En tout cas, pas la foi qu'on acquiert très jeune et qu'on ne remet jamais en question.

Il se tourne et la regarde comme si, au-delà des mots, il y avait quelque chose d'insaisissable.

— J'espère qu'à Montréal, je n'aurai pas à subir ce genre de conversation.

— J'ai pris une nouvelle hypothèque sur la maison pour que tu puisses étudier et faire ton chemin. J'ai mis de l'argent dans ton compte. Je paie les billets de bus.

— Tu veux que je te remercie encore une fois?

— Je veux seulement que tu étudies fort et que tu réussisses. Je sais que tu as beaucoup de talent. Ne l'oublie pas. Je te connais mieux que personne. Dans la bible — dit-il, comme si ce mot révélait soudain le sens à son discours — il est écrit que si tu cherches, tu trouveras, si tu frappes, on t'ouvrira, et si tu demandes, tu recevras. Et c'est ce que tu fais. Aie confiance. Sache que même si je ne monte pas au front avec toi, je serai là pour t'aider, quoi qu'il arrive.

— Au front?

— Tu sais ce que je veux dire. Je suis prêt à t'aider.

— Monter au front?

— Ben quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

— Tu veux bien m'expliquer ce que cette expression militaire fait dans la bouche d'un ancien Huttérite comme toi?

— Justement, Elena, je n'ai jamais été très doué pour ce rôle. Je n'ai jamais senti que j'étais à ma place. De toute façon, j'essaie simplement de te dire que je suis là pour vous deux. Est-ce si difficile à comprendre?

Elena se radoucit. Elle aurait voulu reconnaître qu'elle lui faisait confiance. Ou qu'elle ne doutait pas de ses intentions. Elle aurait pu le faire.

— Je suppose que tu finiras bien par t'en rendre compte, conclut-il.

Au terminus de Winnipeg, il tient dans sa main les deux billets d'autobus.

— Je les ai tous les deux. Juste ici. Tu sais qu'ils coûtent le même prix? Un siège est un siège, a dit la dame. Un siège est un siège. Jésus-Christ! « Je sais bien », que je lui ai dit. Je ne lui demandais pas si un siège pouvait être autre chose qu'un siège. Je n'ai jamais

pensé qu'un siège pouvait être autre chose qu'un siège. Je lui demandais un rabais pour une enfant de sept ans. Comment est-ce qu'on fait pour voyager avec des enfants si ça coûte le même prix que pour les adultes?

Elena remet silencieusement au conducteur deux valises et les billets, puis elle monte à bord de l'autobus, poussant du bout des doigts sa fille devant elle. L'autobus s'ébranle. Son père qu'elle vient de quitter est maintenant assis sur le siège à côté du sien et regarde par la fenêtre, il compte les voitures, comme toujours.

Moment de panique aveuglante : où est Sharon? Où est-elle passée? Sa fille la précédait pourtant dans les marches pour monter dans le car. À cet instant précis, tous les muscles d'Elena se contractent, elle se cabre et se redresse.

La chambre est plongée dans le noir, sauf pour un trait de lumière sur le sol. L'enfant dort.

Tout va bien. Oui, oui, tout va bien. Elle s'est endormie.

Elle pose délicatement sa main sur l'épaule de Sharon pour se rassurer. La réalité est si fragile. Elle se penche pour poser un baiser sur le front lisse de sa fille et sent son souffle régulier sur son visage. Elle se lève, sort dans le couloir sans faire de bruit, jette un coup d'œil derrière elle, dans le noir, et laisse la porte entrouverte.

L'envie lui vient d'appeler son père. Mais pour quoi faire? Prendre le téléphone, juste pour s'informer de sa santé? Il est vingt-trois heures quinze à Montréal, une heure plus tôt à Brandon. Peut-être est-il encore debout. Il doit regarder les nouvelles à la télévision et faire le plein de platitudes pour alimenter sa mouture quotidienne de conversations futiles. Elle veut lui dire... mais qu'est-ce qu'elle pourrait bien lui dire? Qu'est-ce qu'elle pourrait révéler sur elle-même à cet homme qui la connaît si bien, mais qui n'arrive jamais tout à fait à la comprendre? Peut-être pourrait-elle lui dire combien il est difficile d'atteindre un but quand on a du mal à le définir. Que pourrait-il répondre à cela?

Non, elle n'a rien à lui dire.

Elle met un oignon à frire et y ajoute de l'ail. L'odeur lui plaît. Le grésillement de la friture dans le silence lui plaît. Le moment d'assoupissement lui a fait du bien. Elle ouvre la fenêtre pour sentir l'air froid sur son visage, puis la referme, mais pas complètement. Elle aime cette sensation de l'air vif et froid mélangé à l'odeur des oignons et de l'ail en train de frire. Elle ouvre une boîte de pois chiches en conserve qu'elle vide dans la poêle et remue. Elle s'assoit et mange.

Le repas terminé, elle quitte la cuisine, retire les deux piles de vêtements sales sur son lit, se déshabille, enfle un grand t-shirt blanc et repousse la couverture, mais elle ne se couche pas. Elle débranche le poste de radio et l'emporte dans la cuisine, dépose dans une casserole une portion de flocons d'avoine qu'elle couvre d'eau, puis elle met la cassonade sur la table pour le lendemain matin. Toujours pas de lait. Elle rebranche l'appareil et l'allume en ajustant le volume pour qu'il soit, oh, à peine audible. Elle laisse son regard errer, comme si elle cherchait à se rappeler quelque chose qu'elle aurait oublié, puis elle s'assoit à table et croise les bras. Par la fenêtre, elle peut voir de gros flocons de neige mouillée qui luisent dans la lumière des réverbères en tombant du ciel. Les convictions de son père vacillent en permanence et il en est conscient, ce qui ne l'empêche pourtant pas de penser qu'on peut croire à quelque chose d'informe et de flou sans jamais douter. Pourquoi? Cela n'a pas de sens.

Elena pose sa tête sur ses bras et garde les yeux ouverts.

Droit devant Mahfouz et sur sa gauche les bains-marie se succèdent : aubergines frites, poulet en dés aux légumes, falafels, chou-fleur frit et deux sortes de riz, du riz blanc ordinaire et du riz jaune avec des raisins, des noix et des oignons. À sa droite, les bacs d'accompagnements : feuilles de vigne, tomates, oignons crus, navet mariné, tubules, fromage feta, olives, laitue. Derrière lui, deux broches verticales pivotent devant les rôtisseries électriques d'un rouge ardent. Une grosse pièce d'agneau juteux attend sur une des broches, un trognon de poulet desséché sur l'autre. Le regard rivé sur la rue à travers la vitrine, Mahfouz ne perd pas de vue l'intérieur du restaurant où des clients pourraient avoir besoin de lui. Elena a commandé un plat végétarien.

Il lui a servi de généreuses portions puisées dans les parties les plus chaudes des bacs fumants, en veillant à ce que les trois sauces ne se mélangent pas, ce qui n'aurait pas manqué de se produire, en face, de l'autre côté de la rue. Elle est seule et mange en s'absorbant dans la lecture des dernières pages d'un gros livre. Un très gros livre. Sur quoi porte-t-il ? Il ne lui reste plus que quelques pages, elle aura bientôt terminé sa lecture. Se rendra-t-elle au dénouement avant de quitter le restaurant ? C'est ce que Mahfouz ferait à sa place. Mais les gens partent n'importe quand. Comme ça. Sans raison. On ne peut jamais prévoir. Et d'ailleurs, elle a mis son manteau sur ses épaules, elle a peut-être froid.

— J'ai pensé que ceci vous ferait plaisir, dit-il en posant un café sur sa table.

— Est-ce que vous allez me demander de le payer ?

— Ce n'était pas mon intention. J'ai pensé que quelque chose de chaud vous ferait du bien.

— J'ai très envie d'une tasse de thé.

Il a rapporté le café. Il est revenu avec une tasse propre et une petite théière en métal. Elle lève les yeux. Qu'est-ce qu'il lui veut cet homme ? À tous les coups, c'est certain, il veut quelque chose.

Il s'éloigne de la table et demeure tout à fait immobile, le regard ailleurs. Peut-être qu'il ne veut rien, au fond. Elle tourne la page et reprend sa lecture.

En silence, il s'est retiré derrière le comptoir.

La soirée avance. Un flot constant de passants défile dans la rue, quelques-uns entrent. Mahfouz les sert. Elena boit du thé. Il remplit sa théière. Sans cesser de lire, elle l'observe : le regard tourné vers l'extérieur, l'homme remue les lèvres en silence sur les paroles d'une chanson que crachotent des haut-parleurs de mauvaise qualité.

Dans le roman que lit Elena, l'action se situe durant la Seconde Guerre mondiale. Le personnage principal, Ida, une Italienne dont le père est juif, s'est fait violer par un soldat allemand. Elle a donné naissance à un enfant qu'elle protège féroce. Que fallait-il en déduire? Elle referme le livre, le range dans son sac et se lève pour partir sans un regard en direction de Mahfouz.

Cela le blesse. Qu'est-ce que cette femme s'imagine? Que la théière s'est matérialisée sous son nez par un petit miracle? Ignore-t-elle qu'un être humain quelque part a pensé à lui faire plaisir?

Ce n'est qu'à la porte qu'elle s'autorise à croiser son regard. Elle sourit et le salue gentiment d'un hochement de tête. Mahfouz la trouve belle. Ce n'est pas une beauté, enfin, pas tout à fait, mais elle est entrée dans le restaurant en silence, elle a mangé calmement et elle a lu avec concentration, elle a refusé ce qu'il lui offrait, mais elle a demandé ce dont elle avait envie, et au bout du compte, elle a soutenu son regard pour le remercier. Quelle femme magnifique! Il y a vraiment des gens lumineux dans ce bas monde.

Il s'est mis à chanter en mettant de l'ordre. Il a vidé la caisse, rangé les billets de banque dans le sac de dépôt, laissé le tiroir-caisse grand ouvert à la vue de tous, activé le système d'alarme, éteint la lumière et verrouillé la porte.

Du trottoir, il examine par la vitrine l'intérieur du restaurant plongé dans la pénombre. Les tournebroches immobiles et derrière, le serpent noir et mat, les casseroles sur le comptoir vide et froid, et pourtant cet endroit et le rôle qu'il y joue le rendent heureux.

Voilà qui je suis, pense-t-il. Celui qui veille au grain, debout. Et quel mal ou quelle honte y a-t-il à servir les autres pour gagner sa vie?

Il presse le pas jusqu'à la banque pour déposer le sac des recettes de la journée dans une chute qui se referme avec un fracas métallique. Enfin libéré de ses obligations, il n'a pas envie de s'engouffrer sous les rues de la ville pour prendre le métro jusque chez lui et décide de marcher jusqu'à la station suivante. Dans la foulée de ses réflexions sur la tournure que prend sa vie, avec en toile de fond la ville en mouvement, l'image de lui-même comme gardien du temple s'estompe. L'incessante obligation de combler l'appétit des autres... N'a-t-il rien de mieux à offrir? Mais comment songer à faire mieux si jour après jour, il répète interminablement les mêmes gestes? Et à quoi donc aura servi tout ce temps qu'il a consacré à l'obtention d'un diplôme en commerce s'il doit se contenter de si peu — un bail annuel, un vieil équipement de cuisine, quelques tables et quelques chaises assorties? S'il avait su qu'il passerait sa vie à travailler pour son père, il aurait mieux fait de suivre un cours d'entretien et de réparation de vieux frigos d'occasion.

Retranché en lui-même, le visage austère, il descend sur le quai du métro pour attendre la rame. Le train arrive, les portes s'ouvrent, il entre dans le wagon, le regard rivé sur le sol et s'agrippe à un poteau. Quand il lève les yeux, elle est là. La jeune femme à qui il a servi du thé tout à l'heure, elle est là, assise droit devant lui.

Aussitôt, il se détourne.

Pour quelle fichue raison a-t-il fait une chose pareille? Il aurait pu lui sourire et lui dire un mot ou lui poser une question et il a raté sa chance. Quel idiot! La surprise l'a troublé. Oui, il a été troublé. Comment peut-il faire marche arrière, à présent, et la regarder comme si de rien n'était?

Le train ralentit brutalement et s'arrête avant d'entrer en gare.

— Quelqu'un a sauté devant le maudit train, suggère calmement un jeune homme coiffé d'une casquette et d'un casque d'écoute. Maintenant on en a pour vingt minutes en attendant qu'ils ramassent les morceaux.

Cette possibilité est envisageable, mais personne ne relève l'opinion trop hâtive du garçon. En fait, la rame a freiné pour une autre raison; le train redémarre presque aussitôt et avance lentement puis s'arrête à l'endroit habituel.

Plusieurs personnes quittent le train. Elena est du nombre et même si Mahfouz n'est pas rendu à destination, il décide d'en faire autant. Dans l'escalier mécanique, elle se tient tout à droite et s'immobilise sur une marche. Mahfouz la suit et s'arrête derrière elle. Sur leur gauche, les gens les dépassent vers la sortie.

D'où lui vient subitement ce nœud dans l'estomac? Et ce serrement dans la gorge comme s'il manquait d'air?

Dans le couloir qui mène à l'extérieur, Mahfouz lui emboîte le pas. Elle jette un coup d'œil dans son dos et l'aperçoit, puis se détourne. Elle ne l'a pas reconnu, il en est certain. Pour elle, il n'existe pas. Pourtant, hésitante, elle se tourne à nouveau. Il pense : dire quelque chose. Oser. C'est le moment ou jamais.

— C'est moi qui vous ai servi au restaurant.

Ah oui. Elle approuve d'un hochement de tête.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

— Vous vivez près d'ici?

On croirait que sa question est une façon de laisser entendre que lui aussi habite tout près d'ici.

— Oui.

Continuer de parler. Surtout ne pas se taire.

— Êtes-vous déjà venue au restaurant avant aujourd'hui? Je ne me souviens pas de vous y avoir déjà vue.

— Non, mais j'ai bien aimé.

— On y mange pour pas cher, tout le monde sait ça.

— Oh, arrêtez. On mange bien chez vous.

Elle sourit et ils marchent côte à côte. Du coup, il n'ose plus ouvrir la bouche. Une question déplacée ou un mot de trop, et la chance tournerait.

À PARAÎTRE EN 2018

BELLO, JEAN
La porte entrouverte

BERNIER, SÉBASTIEN-D.
Asphyxies

BRISSON, RÉAL
Le père en mémoire

CHEVIER, YVES
J'avoue que j'y ai cru

CORBEIL, RENAUD
Vers Saint-Gétorix

STRAEHL, PATRICK
Ludo



Visitez notre site Internet pour nous connaître davantage.

www.editionssemaphore.qc.ca